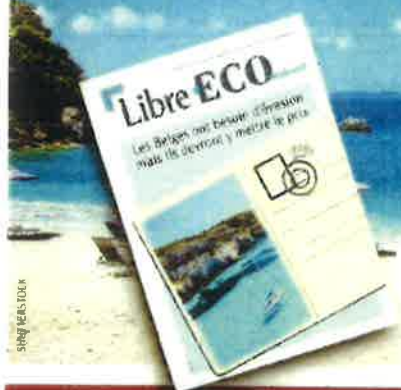


Billets d'avion, voitures de location, hôtels...
La facture des vacances sera salée cet été



La Libre BELGIQUE

SAMEDI 11 ET DIMANCHE 12 JUIN 2022 - www.lalibre.be

“S’il fallait qualifier le Roi et la Reine, comme au Moyen Âge, je dirais: Philippe, la force tranquille et Mathilde l’Éclatante.”

Bart Van Loo
Écrivain
États d’âme pp.48-50

“Pour la gauche francophone, distribuer de l’argent est devenu le sport à la mode.”

Egbert Lachaert
Président de l’Open VLD
Interview pp. 4-5

Le palmarès des Sicav

Have So

antiquaire & nice arts

Vide-grenier cherche bibelots et objets rigolos à plaisir en brocante.
Prix à convenir ensemble.

Evrard de Villenagne 0476/410.916 evrard@haveso.be

Des truites qui font pousser les légumes: et si la Wallonie misait sur l’aquaponie?

Reportage pp.28-29

Place de la Chapelle 10 - 1000 BXL
+32(0)2 511 43 98 aubonrepos.be

20 km avec
Philippe le Bon...

Moorsele, non loin de Courtrai. En Flandre. Mais aussi à un jet de pierre de la France. Important pour celui qui est sans doute le plus grand francophile de Flandre. Dans la cour de la ferme en carré, l'herbe est sauvage. Bart Van Loo a écrit une partie de son best-seller "De Bourgondiërs" ("Les Téméraires", Ed. Flammarion) sous l'arbre qui y trône. L'endroit est inspirant, tout comme son bureau aux murs recouverts de livres, de photos, de gravures. Il se dit fatigué, courant d'une conférence à une représentation du spectacle tiré de son livre. Mais dès qu'il évoque Philippe le Hardi et les autres ducs de Bourgogne, il s'anime et devient intarissable. Ce lundi, il occupera la tribune des Grandes Conférences Catholiques à Bruxelles.

Bart Van Loo avait un rêve: vivre de sa plume et de sa voix. Après des débuts difficiles, il vit ce rêve. Pourtant, ce n'était pas gagné. Les livres d'histoire ne se vendent pas bien. Le sien a dépassé les 300 000 exemplaires. Il a imposé, même en France, l'histoire passionnante de ces ducs de Bourgogne que l'histoire a un peu invisibilisés. Les traductions s'enchaînent: bientôt les ducs de Bourgogne se liront en chinois et coréen. La suite arrivera en 2023 ou 24. C'est un livre indispensable pour qui veut connaître les origines profondes de la Belgique. La lecture de ce livre sera utilement complétée par l'écoute des huit épisodes en podcast qu'il a réalisés pour la RTBF (à écouter sur Auvio). Bart Van Loo a beaucoup ri quand je lui ai confié que pour parcourir les 20 kilomètres de Bruxelles, j'avais écouté deux épisodes de cette série pour me donner du courage. Je pense que sans Philippe le Bon et Charles le Téméraire dans les oreilles, je n'aurais pas franchi la ligne d'arrivée après 3 h 26 de marche forcée. Merci aux ducs de Bourgogne...

Dans quelle famille avez-vous grandi ?

Une famille modeste, chaleureuse, avec beaucoup d'amour. Mon père est jardinier, ma mère, femme au foyer. J'ai grandi dans un petit village, à Bouwel, en Campine. J'ai eu une jeunesse simple, j'étais membre des mouvements de jeunesse, du club de foot. J'étais un enfant volubile, curieux.

Votre passion pour l'histoire est née lorsque vous étiez très jeune, encore...

J'avais douze ans lorsque j'ai décidé d'aller, dans toutes les maisons communales du coin, chercher mes racines. Je collectionnais les faire-part de décès aussi. J'interrogeais mes grands-tantes sur leur jeunesse dans les années vingt. J'ai écrit un premier livre intitulé: *L'histoire de la famille Van Loo et de beaucoup d'autres...*

Une passion pour l'histoire, mais aussi pour la culture et la littérature française en particulier...

Lors de mes humanités à Herentals, j'étais très matheux, j'aurais dû devenir ingénieur civil. Mais j'ai eu, pendant trois ans, un formidable professeur de français, Herman Geudens, qui parlait avec beaucoup d'enthousiasme de la culture et de la littérature françaises. Il a ouvert une sorte de malle aux trésors. Je suis tombé dedans comme Obélix dans la potion magique. Sans lui, j'aurais fait une autre carrière. Nous avons tous besoin d'un "Herman Geudens" dans nos vies. Après, j'ai fait la philologie romane à l'Université d'Anvers et je me suis passionné pour la littérature française. J'ai d'abord enseigné le français dans un lycée technique. C'était compliqué. Mais c'est là que j'ai

FRANCIS VAN DE WOESTYNE

Bart Van Loo

"J'ai toujours eu un amour fou pour la France et la culture française"



appris à convaincre un public et à bien raconter. Après huit ans, je suis tombé très malade. J'étais surmené. À 32 ans, je me suis retrouvé inactif pendant un an. À l'issue de mon congé de maladie, j'ai reçu un coup de fil de l'école qui me demandait de revenir travailler. J'ai prononcé le mot le plus important de ma vie. Retourner enseigner ? J'ai dit "non". Car mon rêve était de vivre de ma plume et de ma voix.

Avez-vous réussi ?

Au début, pas du tout ! Pendant des années, ce ne fut pas facile. Entre 2005 et 2011, j'ai écrit mes premiers livres sur la littérature française. *Paris retour*, un livre de voyage sur les traces des grands écrivains français, *Als kok in Frankrijk*, un livre de cuisine littéraire et *O vermiljoenen spleet!*, un livre sur l'érotisme et la pornographie. N'est-ce pas quatre éléments vitaux à chérir ? Le plaisir de manger, de voyager, de faire l'amour et la lecture qui fait le lien entre eux ?

Vous viviez donc d'amour et de littérature...

Je faisais des petites conférences. On me payait au black. Je cachais cet argent dans ma bibliothèque : les billets de 20 euros dans Simenon, les 50 euros dans Balzac et les quelques billets de 100 euros dans Tolstoï... Peut-être qu'il en reste encore. Je vivais grâce aux légumes que mon père me donnait. Cela paraît romantique et dur en même temps, mais à l'époque, c'était juste comme ça. Puis, progressivement, j'ai été connu et reconnu dans le paysage médiatique et littéraire en tant que "francophile" de Flandre. Quand un arbre séculaire s'écroulait dans le parc de Versailles, la radio flamande m'appelait... Mais j'attendais le livre qui ferait "boum". J'ai eu un certain succès avec *Chanson. Une histoire chantée de France* : l'histoire de France en chansons, de Clovis à Sarkozy. Il a même été traduit... en russe, mais pas encore en français. Je suis devenu chroniqueur dans *De Laatste Show*, *De Wereld draait door*. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à vivre de ma plume et de ma voix. Mais "le grand boum", ce sont évidemment *Les Téméraires*.

Comment l'idée de raconter l'histoire des ducs de Bourgogne a-t-elle germé en vous ?

J'ai toujours eu un amour fou pour la France et la culture française. Grâce à ma femme, une Française née en Bourgogne, j'ai connu la France sous un autre angle. C'est un pays qui a ses grandeurs et ses travers. J'avais suivi les traces de Maupassant en Normandie ; comme les héros balzacien, j'aimais me perdre dans les rues de Paris, que je connaissais presque par cœur. Mais que savais-je de la région, le pays dans lequel je vivais, la Flandre, la Belgique ? Comment étaient-ils devenus ce qu'ils sont ? Je me suis penché sur notre histoire, qui commence par un épisode triste : 1585 la chute d'Anvers, la séparation du Nord et du Sud. J'ai commencé à lire, lire, lire... Et je suis tombé sur ces ducs de Bourgogne dont on ne m'avait quasiment jamais parlé. Avant le siècle d'or des Hollandais, il y a donc eu le siècle d'or bourguignon. De Philippe le Hardi (1363-1404) à Charles Quint (1515-1555), ils ont façonné un empire qui sera fondateur pour ce que nous sommes devenus.

Dans les cours d'histoire, on nous parle de la France et du Saint Empire romain germanique. Les ducs de Bourgogne sont à peine évoqués alors que leur empire s'étendra quasiment, selon les époques, de Mâcon jusqu'au nord de la Hollande.

Ce fut une grande révélation. Et je me suis rendu compte que ces ducs de Bourgogne étaient en quelque sorte la bête noire de l'histoire de France.

Ils ont été considérés comme des traîtres, des rebelles. Ils ont été chassés du roman national, balayés sous le tapis, invisibilisés dans l'historiographie française alors que leur action a été déterminante. En un siècle, ils ont réussi à bâtir un empire que j'ai appelé "Les Plats Pays", un néologisme pour le berceau de ce qui deviendra la Belgique et les Pays-Bas. Les lecteurs français ont affirmé qu'il offre un regard sur un angle mort de l'histoire de France.

"Cette histoire des ducs de Bourgogne, c'est du 'Game of Thrones' : mais tout est vrai..."

Les Belges aussi les ont oubliés...

Sans doute pour de basses raisons de roman national. Pour Henri Pirenne, un historien que j'adore par ailleurs, les ducs de Bourgogne sont les pères fondateurs de la Belgique. C'est faux. Ils sont les fondateurs des "Plats Pays". Mais

si les ducs de Bourgogne n'avaient pas assemblé ces Plats Pays au cours des XIV^e et XV^e siècles, on n'aurait jamais pu inventer la Belgique en 1830. Donc sans les ducs de Bourgogne, il n'y aurait pas de Belgique. L'empreinte des ducs de Bourgogne est indélébile aujourd'hui encore en Belgique et en Europe. Mais l'histoire a oublié la grandeur artistique et géopolitique de la Bourgogne. Cette histoire des ducs de Bourgogne, c'est du *Game of Thrones* : mais tout est vrai...

Qu'avaient-ils d'exceptionnels, ces ducs ?

La réunion de ces territoires n'était pas inscrite dans un "master plan", imaginé par le premier duc de Bourgogne, Philippe le Hardi. Or, il a compris qu'il pouvait étendre ses possessions en gagnant la Flandre, la région la plus riche d'Europe à l'époque. Sur les champs de bataille, les Français perdaient tout. En matière de mariage, les Français, mais surtout les Bourguignons, étaient les champions. Le roi de France s'est disputé avec le roi d'Angleterre, pour marier son frère Philippe le Hardi à Marguerite de Male, l'héritière du comte de Flandre. Le Hardi a créé le noyau fédéral de ce nouvel État qui réunira la Bourgogne et la Flandre. Cela s'est fait un peu à la belge : au début, ils ne savaient pas très bien où ils allaient, mais ils construisaient quelque chose. Ils ajouteront ensuite la Hollande, la Zélande, le Hainaut, le Brabant, le comté de Namur, le duché de Luxembourg, plusieurs évêchés qui les amèneront à inventer une structure étatique originale.

L'originalité résidait surtout dans l'organisation qui n'était pas "verticale" comme l'était la France...

Dans la France de l'époque, seul Paris comptait, le roi était tout-puissant. Les ducs de Bourgogne, eux, réuniront leur empire en étroite collaboration avec les grandes villes, comme Bruges et Gand, qui étaient très puissantes. Gand, c'était le Manhattan du Moyen Âge. La Flandre était la Silicon Valley de son époque. C'est en composant avec les villes que des structures sont nées. Ainsi les ducs ont mis au point des structures que nous connaissons parfois encore aujourd'hui. Ils avaient même inventé une monnaie unique, le "vierlander", un euro avant la lettre. La naissance des Plats Pays répond donc à un double mouvement : d'en bas, les villes et d'en haut, les ducs. Cela débouchera sur les États généraux de 1464.

Ce qui fait la richesse et l'intérêt de votre livre sur les Bourguignons, c'est la manière dont vous mélangez les petites histoires et la grande Histoire. D'où vient cette approche ?

Je veux raconter "la grande petite histoire", comme le dit si bien Balzac au début d'*Illusions*

perdus. Je me passionne autant pour l'Histoire avec un grand "H", les enjeux géopolitiques que pour les anecdotes, la manière dont les Bourguignons mangeaient, buvaient, s'habillaient, voyageaient. Le siècle était celui de la guerre de Cent Ans dans laquelle ils ne sont pas intervenus parce qu'ils n'étaient que ducs et pas rois. Dès lors, ils se faisaient remarquer en organisant des fêtes énormes. Ils avaient un côté "bling bling" médiéval et ils aimaient qu'on en parle. Ce sens de la propagande allait de pair avec un amour sincère de la beauté.

L'art, écrivez-vous, précède la politique...

C'est, je crois, l'idée maîtresse de mon livre. Philippe le Hardi, le premier duc de Bourgogne, fera construire le monastère de Champmol, près de Dijon et fera venir en Bourgogne les plus grands artistes de Flandre, Claus Sluter, Jan Van Eyck, Jan Maelwael, Melchior Broederlam, etc. Ces ambassadeurs artistiques se retrouveront dans ce chantier magique qu'est le monastère de Champmol. Ensemble, ils se parlaient... en néerlandais et français. C'est là et à ce moment qu'est né le concept des Plats Pays. Nous sommes nés dans les arts. Avant que cette unité ne se concrétise plus tard, sur le plan étatique, juridique, financier, sous Philippe le Bon, c'est son grand-père Philippe le Hardi qui fera resplendir cette unité dans les arts. Eh oui, dans notre histoire, l'art précède la politique. N'est-ce pas une magnifique idée ?

Les femmes ont joué un rôle important chez les ducs de Bourgogne. Elles géraient les affaires pendant que les hommes partaient faire la guerre...

L'époque était misogyne. Le vingtième siècle l'était aussi d'ailleurs. Mais les femmes des ducs ont eu un rôle important. Voyez Marguerite de Male. Son mari, Philippe le Hardi, qui était aussi régent de France, était souvent à Paris, alors c'est elle qui gérait la Bourgogne. Pareil pour Marguerite de Bavière, la femme de Jean sans Peur. C'est Isabelle de Portugal, l'épouse de Philippe le Bon, qui a négocié avec l'Angleterre, lors des conflits, car elle y avait de lointaines filiations.

Sans parler de Jeanne d'Arc...

On reste bouche bée devant son histoire. Les Anglais, qu'elle voulait chasser de France, ont affirmé qu'elle était une sorcière aidant le roi de France

Charles VII à les renvoyer sur leur île. C'est Philippe le Bon, duc de Bourgogne, qui la vendra aux Anglais. Non parce qu'il croyait aussi que c'était une sorcière mais parce qu'il voulait garder de bonnes relations avec les Anglais. Leur laine était précieuse pour l'industrie en Flandre. Évidemment, Philippe le Bon ne pouvait pas soupçonner qu'elle deviendrait la femme la plus connue de l'histoire de France.

"S'il fallait qualifier le Roi et la Reine, comme on le faisait au Moyen Âge, je dirais : Philippe, la force tranquille et Mathilde l'Éclatante."

Avant les rois et reines avaient un qualificatif. Quel serait celui de Philippe de Belgique et de Mathilde ?

Philippe fait du bon boulot, sans éclat, sans scandale. Il présente ses regrets au Congo. Il a réalisé la réconciliation familiale. C'est beau. À son sujet, je dirais "rustige vastheid" : "Philippe, la force tranquille". La reine Mathilde m'a reçu pendant deux heures et demie. Nous avons parlé exclusivement en néerlandais. Elle connaissait mon livre par cœur. Elle grimait dans les branches ramifiées et compliquées de l'arbre généalogique des ducs de Bourgogne avec une grande aisance. Elle a une fougue, un enthousiasme. Je dirais "Mathilde l'Éclatante".

Suite page 50



Suite de la page 49

“J’aurais bien aimé avoir la foi...”

La fête officielle de la Communauté flamande célèbre la victoire flamande sur la France, à la bataille des Éperons d’or, 11 juillet 1302. Mais les Flamands ont oublié la bataille de Rosebecque, 80 ans plus tard, là où les Français leur ont infligé une sévère défaite...

En effet, Et je rappelle d’ailleurs que beaucoup de Flamands francophones se sont battus aux côtés des Flamands en 1302. En 1382, les Français ont repris les Éperons d’or que les Flamands leur avaient arrachés. Ceux qui se trouvent aujourd’hui à Courtrai ne sont que des répliques. Mais l’histoire est toujours instrumentalisée par ceux qui écrivent le roman national.

La langue joue également un rôle important dans votre histoire. Les ducs étaient bilingues...

Je pense qu’au début, Philippe le Hardi devait baragouiner un tout petit peu le thiois, le néerlandais de l’époque. Mais il choisira un précepteur bilingue pour l’éducation de son fils Jean sans Peur. Philippe le Bon aussi a dû maîtriser plus ou moins le néerlandais. Il a eu le temps de pratiquer comme il a régné pendant 50 ans. Quand, en 1407, Jean sans Peur fait assassiner le frère du roi de France, il quitte Paris à cheval, fait d’une traite 140 bornes à cheval. Il est reçu à Bruges et à Gand. Les Flamands décident de l’accueillir et de le protéger mais ils formulent une requête: dorénavant, Monseigneur, vous qui êtes francophone, quand vous vous adresserez à nous, pourriez-vous le faire dans notre langue maternelle, le thiois? Ce qu’il fera. Cette tension linguistique durera quelques siècles et pèse encore sur l’histoire de notre pays. Être aux responsabilités et ne pas maîtriser les deux langues, c’est donner du carburant à tous les extrémistes. Quelle bêtise!

On n’apprend rien de l’histoire: en 1830, et pendant 68 ans, le français sera la seule langue nationale...

C’est une faute énorme. La Constitution de la jeune Belgique était très progressive sur le plan des libertés et du fonctionnement de la démocratie. Mais si on avait eu l’intelligence d’instaurer le bilinguisme, si on avait tout de suite créé une université flamande, plutôt que d’attendre un siècle, c’eût été beaucoup mieux! Mais à ce moment-là, il faut le dire, l’élite flamande était francophone. En effet, c’est aussi des Flamands francophones qui sont à la base de tous ces problèmes. Quel gâchis!

Une solution?

Je ne connais pas la solution pour notre pays qui boite de tous les côtés. Quitte à être vu comme un faux nostalgique, je suis plutôt pour une refédération de certaines compétences. Dans ce cadre, il faut pouvoir discuter de la parité. Il y a environ 6,6 millions de Flamands et 4,6 millions de francophones. Je suis donc partisan de la circonscription fédérale mais pour cela, il faut que les hommes politiques francophones belges se bougent, qu’ils viennent se vendre aussi en Flandre. Il est incroyable que moi je ne puisse pas, par exemple, voter pour Elio Di Rupo. J’imagine que certains Belges francophones voudraient voter pour Bart De Wever... Moi, je suis un Belge d’expression néerlandaise. Un Flamand, quoi. Je veux des Erasmus à l’intérieur de la Belgique pour que les jeunes se connaissent. Cela créera des liens d’amitié, des couples entre jeunes d’Arlon, de Courtrai, de Verviers, de Bruges. En attendant que le bilinguisme prenne vraiment son envol, je voudrais que les journaux télévisés soient sous-titrés. On peut rêver quand même.

Les Plats Pays des ducs n’ont pas résisté. La Belgique peut-elle un jour se séparer?

Il y a eu un renforcement de notre identité collective



Dans son bureau, au cœur de sa ferme: “J’aime le mélange d’érudition, d’enthousiasme et d’humour...”

bourguignonne quand la France a attaqué la Flandre, à la mort de Charles le Téméraire. L’unité s’est donc créée de façon provisoirement définitive face à un ennemi commun. Pour vraiment se serrer les coudes, il faut apparemment et malheureusement un ennemi. Regardez ce qui se passe en Europe actuellement avec la Russie. Si on poursuit cette idée, il faudrait une invasion de Martiens pour créer une véritable identité mondiale... La Belgique peut-elle un jour éclater? J’espère que non. Ce serait coûteux voire impossible. Mais Montaigne a dit: tout est provisoire. C’est la leçon de l’histoire.

Comment vous ressentez-vous?

Dans mon jardin. Je me ressorce les doigts dans la terre. Je plante, je sème. Avec ma famille, ma fille qui a sept ans, bilingue. Elle aime aussi l’histoire. Elle a reconnu Philippe le Bon au Musée des Beaux-Arts à Dijon. J’étais fier. Elle a d’ailleurs un petit béguin pour Jeanne d’Arc.

En qui, en quoi croyez-vous?

Ce serait une fausse modestie de ne pas le dire. Je crois d’abord en moi-même mais je me vois toujours et tout de suite en liaison avec des tas de gens, ma femme, ma fille, mes parents, mes amis. Chaque homme, c’est un groupe.

Pensez-vous à la mort, parfois?

Oui, beaucoup, tout le temps. Quand je regarde les faire-part dans les journaux, je calcule tout de suite à quel âge les gens meurent. Et je me demande quand ce sera pour moi. Quand je vois un film, je me demande si les acteurs vivent toujours. La mort est très présente dans ma tête.

Qu’y a-t-il après la mort?

Rien. J’aurais bien aimé avoir la foi. Et pouvoir me dire qu’après il y aura autre chose. Je pense qu’il faut créer le ciel sur terre. Nous n’avons qu’une seule chance. J’aime le mélange d’érudition, d’enthousiasme et d’humour.

Êtes-vous un homme heureux?

Oui. Heureux mais pour l’instant un peu fatigué. Ce livre m’a apporté tant de merveilles.

Qu’est-ce qui vous a construit?

L’amour inconditionnel de mes parents. Et ma curiosité: l’envie d’aller voir plus loin, de savoir, de communiquer et de transmettre.

Du côté de chez Proust

Quelle est votre vertu préférée? L’empathie bien dosée.

La qualité que vous préférez chez un homme? Quelle question sexiste. La qualité que je préfère chez un homme, c’est la même que chez une femme: c’est ce mélange indéfinissable d’érudition, d’humour et d’enthousiasme.

Votre principal défaut? L’impatience.

Votre principale qualité? La curiosité.

Votre rêve de bonheur? Vivre de ma voix et de la plume. Et je le fais! Plutôt que de rêver, je dois juste profiter de ce que je vis.

Quel serait votre plus grand malheur?

L’impensable: s’il arrivait quelque chose à mes chers aimés et bien sûr à ma fille.

Votre auteur préféré? Georges Simenon.

Votre compositeur préféré? Le matin, Aznavour, l’après-midi Mark Knopfler, au goûter, Guillaume Dufay, le soir Gabriel Fauré, la nuit Beethoven.

Votre héros préféré dans la fiction? Lucien de Rubempré.

Qu’est-ce que vous détestez par-dessus tout? La polarisation. A-t-on le droit de réfléchir de façon autonome? Et même de mal réfléchir?

Quel est le don que vous auriez aimé avoir? La patience.

Comment aimeriez-vous mourir? Sur scène comme Molière. Ou à cheval comme Antoine de Brabant. Sur un pont comme Jean sans Peur... Non, j’aimerais juste mourir calmement entouré des miens.

Quelle est la faute, chez les autres, qui vous inspire le plus d’indulgence? L’enthousiasme, s’il est doublé d’érudition et d’humour.

Avez-vous une devise ou une phrase qui vous inspire? La première est de Brel: “Vivre, c’est mauvais pour la santé.” La deuxième, c’est Sophocle: “C’est une vérité depuis bien longtemps admise chez les hommes qu’on ne peut savoir pour aucun mortel, avant qu’il soit mort, si la vie lui fut douce ou cruelle.”